

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

190 | 2009

Varia

---

## Jeremy MacClancy, *Expressing Identities in the Basque Arena*

Xabier Itçaina

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28749>

DOI : 10.4000/lhomme.28749

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 245-249

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Xabier Itçaina, « Jeremy MacClancy, *Expressing Identities in the Basque Arena* », *L'Homme* [En ligne], 190 | 2009, mis en ligne le 03 janvier 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28749> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.28749>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Jeremy MacClancy, *Expressing Identities in the Basque Arena*

Xabier Itçaina

---

## RÉFÉRENCE

Jeremy MACCLANCY, *Expressing Identities in the Basque Arena*, Oxford, James Currey/Santa Fe, School for Advanced Research Press, 2007 212 p., bibl., index, ill. (« World Anthropology »)

- 1 PROFESSEUR d'anthropologie sociale à la Brookes University d'Oxford, Jeremy MacClancy propose ici un ouvrage qui fera date dans les travaux d'anthropologie politique sur le Pays basque. Connu notamment pour ses travaux sur les mutations du mouvement traditionaliste carliste<sup>1</sup> ou sur les dimensions politiques de l'art<sup>2</sup>, Jeremy MacClancy se penche cette fois sur les manifestations concrètes du « nationalisme au quotidien » (*everyday nationalism*) dans le Pays basque espagnol contemporain. L'auteur entend ainsi analyser ce que le nationalisme signifie, non seulement pour les politiciens et les partis, mais pour ceux qui vivent dans cet environnement, qu'il s'agisse d'adolescents activistes, de supporters de football, de gastronomes, de militants antiracistes ou de visiteurs de musée.
- 2 Sur le plan théorique, Jeremy MacClancy se positionne en faveur du maintien de l'identité comme catégorie analytique, notamment contre les poststructuralistes ou les postmodernistes les plus radicaux proposant de ne plus recourir à une notion toujours marquée par une dose implicite d'essentialisme. S'interroger sur l'identité, souligne Jeremy MacClancy, reste légitime à condition de se pencher avant tout sur les processus d'identification. L'auteur s'emploie à une révision critique de trois corpus théoriques. Au terme d'une analyse des théories du nationalisme, il impute à l'approche cybernétique de Karl Deutsch sa dimension quantitative, à l'approche idéaliste d'Elie Kedourie et à l'analyse séquentielle d'Ernest Gellner leur fonctionnalisme, à l'approche des communautés imaginées chez Benedict Anderson son réductionnisme. Toutes

laisseraient ouverte la question des manifestations concrètes du travail identitaire, que seule une approche ethnographique serait susceptible d'éclairer. S'ouvre dès lors un deuxième espace de débats. Jeremy MacClancy rappelle celui entre le primordialisme polémique de Clifford Geertz et les conceptions instrumentalistes de l'identité (notamment chez l'africaniste Abner Cohen). Est ensuite examinée la proposition classique de Frederik Barth consistant à centrer l'étude de l'ethnicité non pas sur le contenu culturel, mais sur les processus de fixation des frontières du groupe, au risque de faire l'impasse sur les différences culturelles au profit d'une approche cette fois radicalement constructiviste. Précisant d'emblée qu'il n'a « rien à dire sur les Basques de France » (p. 15), l'auteur resitue enfin son propos parmi les nombreux travaux sur le nationalisme basque espagnol. Le cas basque lui permet d'éviter de verser dans l'anti-essentialisme primaire et de proposer une démarche médiane, proche du « primordialisme construit » de Stephen Cornell et Douglas Hartmann<sup>3</sup>. Le pouvoir émotionnel d'une identité ethnique ne viendrait pas d'un caractère intrinsèquement primordial, mais plutôt de la rhétorique et de la symbolique qui y sont attachées. Toutes les identités sont construites, mais la recherche doit se centrer sur les procédures d'entretien de la loyauté au travers de leurs interactions quotidiennes.

- 3 Pour ce faire, Jeremy MacClancy bénéficie d'une familiarité ancienne avec le terrain basque, et surtout navarrais, après plusieurs longs séjours au milieu des années 1980, suivis de retours réguliers. Au lieu d'une étude monographique conventionnelle, on trouvera plutôt ici une succession d'éclairages thématiques construits à partir d'une recherche multisite menée en Navarre et dans la Communauté autonome basque. L'auteur développe son argumentaire autour de sept chapitres. Le premier s'interroge sur la radicalisation politique à Pampelune et en Navarre. Il observe la forte polarisation entre le nationalisme basque radical et le régionalisme conservateur navarrais, au moyen d'objets réputés marginaux : rock radical, affrontements ritualisés entre police et jeunes radicaux (avec la métaphore des courses de taureaux), idéologie régionaliste « navarriste » construite en opposition au nationalisme basque. Le chapitre est fondé sur des observations effectuées durant les années 1980, particulièrement tendues à Pampelune. La transition démocratique, en l'occurrence, se traduit par l'institutionnalisation du compromis politique, une position que rejette l'immobilité idéologique de la gauche nationaliste. La fin du chapitre fournit une actualisation utile en notant, en 2006, la persistance de la subculture protestataire nationaliste, malgré l'émergence de la mouvance *Aralar*, issue du nationalisme radical mais condamnant la violence. L'exemple navarrais vient illustrer la thèse générale d'une banalisation de la politisation quotidienne de l'identité (tout comme la notion de « tradition », associée au courant politique carliste). Au quotidien, cependant, ces affirmations politiques composent avec les allégeances domestiques et familiales.
- 4 Le chapitre III revient sur la trajectoire historique du club de football l'Athletic de Bilbao, équipe emblématique s'il en est, axée sur le principe du recrutement local de ses joueurs. Importé à Bilbao par les Anglais, le football devient un symbole paradoxal de la dimension « traditionnelle » de la modernité basque. Les controverses du début du xx<sup>e</sup> siècle entre nationalistes basques conservateurs défendant le jeu de pelote et une aile libérale et anglophile promouvant le football témoignent bien de la double identité d'un nationalisme cherchant à apparaître à la fois comme ancré dans la tradition et comme engagé dans la modernité. Le survol de la trajectoire historique du club est représentatif de la multiplicité des lectures symboliques. Les pages consacrées au rapport au religieux (et aux exercices spirituels pratiqués par les joueurs, jusqu'aux

années 1970, dans l'université jésuite voisine !) ou à la lecture essentialiste et esthétique du style de jeu supposé « basque » de l' Athletic sont particulièrement éloquentes.

- 5 Le chapitre IV s'interroge sur la construction identitaire effectuée autour de la cuisine basque. L'examen, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des usages de l'identité montre le paradoxe d'une affirmation d'une singularité basque et d'une « digestion » permanente des influences extérieures, en particulier françaises, par les élites gastronomiques (influence des chefs français en 1880 en Biscaye, effets de la « nouvelle cuisine française » sur la « nouvelle cuisine basque » au milieu des années 1970). L'invention de la tradition, ici, est évidente lorsque l'on sait le régime alimentaire particulièrement fruste qui était la norme dans la plus grande partie du Pays basque rural. Se développe ainsi une image de la cuisine basque – en fait, essentiellement guipuzcoano-biscayenne – comme étant à la fois traditionnelle et nouvelle, simple et sophistiquée, bien en phase avec la revalorisation contemporaine de la ruralité.
- 6 Sur un sujet autrement controversé, le chapitre V reprend le débat autour de l'instrumentalisation des recherches génétiques et biologiques en Pays basque. Une fois passés en revue les acquis des travaux de l'anthropologie physique, des préhistoriens, de l'hématologie et de la génétique, l'auteur s'attache à une révision critique de la production des anthropologues basques depuis plus d'un siècle. Production de la connaissance et idéologie sont ici indissociables. Le cas basque présente, à bien des égards, une continuité dans le discours établissant des liens entre « race », politique, science et croyances sociales. Certes, les discours ont fortement évolué depuis le discours racial d'un Sabino Arana à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle vers le culturalisme du « peuple travailleur basque » des années 1960, mais Jeremy MacClancy souligne avec raison l'opiniâtreté d'une position minoritaire persistant à maintenir un usage rhétorique de l'argument racial comme un moyen de substantier la différence. L'accusation de racialisme est également instrumentalisée à souhait par les mobilisations les plus hostiles à toute forme d'affirmation identitaire basque. En se référant à Juan Aranzadi, Jeremy MacClancy souligne également comment le succès du recueil de mythes et de légendes recueillies par José Miguel de Barandiaran au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle a entretenu l'idée d'une christianisation tardive et d'un supposé paganisme basque persistant. Se gardant bien de se prononcer sur le fond, l'auteur montre que l'image d'un peuple isolé relève du mythe, les chercheurs ne pouvant en la matière que se limiter au constat d'une « ignorance informée » (*qualified ignorance*) (p. 126).
- 7 Les trois chapitres suivants sont consacrés aux traductions du sentiment identitaire en matière artistique. Le chapitre VI revient sur les débats autour de l'« art basque » durant le XX<sup>e</sup> siècle. Chaque période connaît ses controverses : entre théorie nationaliste basque et théorie du nationalisme espagnol basco-ibérique influencée par Unamuno au début du siècle, approche mystique du sculpteur Oteiza dans l'après-guerre civile, recentrage sur le passé préindustriel chez le sculpteur Txillida, forte politisation des artistes basques durant la transition démocratique, réactions contrastées face aux politiques culturelles du nouveau gouvernement autonome... Se posent dès lors de nouvelles questions : est-il intéressant ou contre-productif pour un artiste contemporain de se présenter comme un « artiste basque » ? Quelle utilisation de l'anthropologie basque par les artistes locaux contemporains est envisageable ? Le chapitre suivant se penche sur une forme d'expression artistique et hautement politique, le graffiti politique, particulièrement développé en Pays basque ces vingt-

cinq dernières années. Le graffiti peut être considéré comme un rite de passage pour une jeunesse urbaine en quête d'expression. À ce titre, le parallèle effectué entre le caractère performatif de certaines réalisations murales et la vieille alliance entre l'alpinisme et le nationalisme est tout à fait fondé. Enfin, le dernier chapitre se situe davantage à l'intersection des mobilisations identitaires, des recompositions du marché de l'art et des politiques culturelles, en revenant sur les polémiques autour du musée Guggenheim, inauguré en 1997 à Bilbao. Symbole de la revitalisation d'une cité postindustrielle sinistrée, fortement porté par le gouvernement autonome, le Guggenheim a rencontré un succès considérable et lancé des discussions soutenues autour des choix muséographiques, de la dérégulation mondiale du marché de l'art, des grandes controverses du monde de l'art, de la place des artistes locaux, du pilotage par le gouvernement autonome et de la réalité des retombées économiques locales. Le cas d'étude est éclairant quant à la complexité des débats contemporains autour d'une identité basque plurielle et en prise à des intérêts généraux et sectoriels. Le Guggenheim, en tant que machine à créer de la controverse, a paradoxalement rempli une fonction dynamique en ce sens.

- 8 Cet exemple du musée de Bilbao est avant tout convoqué en soutien à la thèse centrale de l'ouvrage, thèse un peu à contre-courant du succès académique de l'argument de « l'invention de la tradition ». Au moins autant qu'une idéalisation du passé, c'est bien au développement de modernités locales que se consacre le nationalisme basque (p. 171). Les subcultures portant l'Athletic Club de Bilbao, l'art ou la cuisine ou le Guggenheim peuvent être considérées comme participant de la fabrication des modernités basques. Les controverses qui agitent chacun de ces exemples montrent bien l'existence de « nationalismes multiples, parfois complémentaires » ; l'auteur parle d'une « arène basque », en tant qu'« espace mêlé de voix multiples, chacune clamant avec une intensité variable, avec des degrés différents de succès auprès des auditeurs et en termes de gains d'adhérents » (p. 192).
- 9 Moins isolé qu'il n'y paraît, ce livre s'inscrit dans un renouveau des études d'anthropologie culturelle des manifestations contemporaines de l'identité basque. Les travaux de Zoé Bray<sup>4</sup> sur la frontière franco-espagnole, ceux d'Aitzpea Leizaola sur les effets du tourisme en zone frontalière<sup>5</sup> ou encore ceux de Denis Laborde<sup>6</sup> sur la générativité de l'identité au travers de l'improvisation chantée témoignent de ce renouveau. Ils offrent, de surcroît, une perspective transfrontalière, qui pourrait prolonger utilement la démarche de Jeremy MacClancy. Enfin, cet ouvrage dialogue en particulier avec les travaux de l'anthropologue Joseba Zulaika, tant leurs objets sont proches : art et politique, musées, ou approche réflexive de l'anthropologie basque<sup>7</sup>. *Expressing Identities*, en ce sens, vient enrichir ce renouveau par une insistance sur les expressions quotidiennes de l'identité, saisies à partir d'objets divers, dont l'auteur reconnaît lui-même qu'ils ont été choisis au gré des opportunités du travail de terrain (p. 192).
- 10 Si le politique est omniprésent, les institutions, en revanche, sont peu visibles dans ce livre. Jeremy MacClancy ouvre et conclut son ouvrage par une critique des travaux sur le nationalisme qui revisiteraient toujours les mêmes objets : territoire, religion, langue et partis politiques. Certes, mais ce déplacement de perspective ne peut faire l'économie d'une approche plus large des institutions qui, au-delà des seuls partis ou des mouvements politiques, contribuent à configurer la quotidienneté du sentiment identitaire. Les chapitres sur l'art gagneraient, par exemple, à être prolongés par une

analyse plus approfondie des politiques culturelles du gouvernement autonome. Une perspective inspirée du néo-institutionnalisme historique permettrait de redonner leur valeur aux règles et aux normes qui enserrant l'action des individus, aux effets d'inertie et/ou de changement des « politiques de l'identité » sectorielles et généralistes. Comment la culture s'autonomise-t-elle – ou pas – de la dimension identitaire pour devenir un secteur d'action publique ? La politisation de l'identité, sur laquelle est fondée la démonstration de l'ouvrage, ne prend sens qu'au regard des contextes institutionnels mouvants depuis la démocratisation, dans un contexte régulièrement perverti par la violence politique. On ne saurait cependant considérer cette dernière remarque comme une critique envers une approche stimulante dont la perspective reste avant tout ethnographique. Il s'agit plutôt d'un appel à croiser l'appréhension des manifestations quotidiennes de l'identité et une prise en compte des effets tangibles d'un environnement institutionnel, donc politique, particulièrement mouvant sur ce territoire.

---

## NOTES

1. Jeremy MacClancy, *The Decline of Carlism*, Reno, University of Nevada Press, 2000 (« The Basque Series »).
  2. Jeremy MacClancy, ed., *Contesting Art. Art, Politics, and Identity in the Modern World*, Oxford-New York, Berg, 1997.
  3. Stephen Cornell & Douglas Hartmann, *Ethnicity and Race. Making Identities in a Changing World*, Thousand Oaks, Pine Forge Press, 1998.
  4. Zoé Bray, *Living Boundaries. Frontiers and Identity in the Basque Country*, Bruxelles, PIE-Peter Lang, 2004.
  5. Aitzpea Leizaola, « Le Pays basque au regard des autres. De Ramuntcho au Guggenheim », *Ethnologie française*, 2002, 32 (3) : 429-438.
  6. Denis Laborde, *La Mémoire et l'Instant. Les improvisations chantées du bertsulari basque*, Donostia, Elkar, 2005.
  7. Voir, entre autres, Joseba Zulaika, *Del Cromañon al carnaval. Los vascos como museo antropológico*, San Sébastian, Erein, 1996.
- 

## AUTEURS

### XABIER ITÇAINA

CNRS, Science Politique Relations Internationales Territoire, Bordeaux.

x.itcaina@sciencespo Bordeaux.fr